

Adieu

Tu pars !... deux jours hélas, et tu n'es plus pour nous

Qu'un de ces souvenirs solitaires et doux

Dont le cœur s'empare en silence.

Pourquoi donc venais-tu si tu devais nous fuir ?

Hélas ! mes jours sereins au nonchalant loisir

Ne renaîtront pas de l'absence.

Ah ! je devais penser (mais comment le pouvoir

Quand je laissais mes yeux s'égarer chaque soir

Sur cette place où tu reposes)

Que l'amour ici-bas n'a que de courts instants,

Que la vie est un songe, et qu'avec le printemps

Hélas ! s'en vont toutes les roses.

Tu t'en vas donc aussi !... Pars, s'il est quelque bord

Où tu sois plus aimée, où plus d'âmes d'abord

Recherchent ton heureux empire,

Où tu puisses ravir, sans effort et sans art,

Plus de regards d'amour avec un seul regard,

Plus de cœurs avec un sourire.

Tu pars ! je les maudis ces lieux où tu n'es plus,

Et cependant jamais ne furent répandus

Plus de trésors sur les campagnes,

Jamais Dieu n'épancha de son sein paternel

Parfums plus purs aux fleurs, plus mol azur au ciel,

Plus douce rosée aux montagnes.

Tu parus, aussitôt tout s'embellit de toi ;

Tu parus, et le jour devint plus doux pour moi,

Et la nuit devint plus sereine...

Adieu, gloire, avenir ! Oh ! j'aurais tout donné

Pour sentir un moment sur mon front incliné

L'ombre de tes cheveux d'ébène.

Tu n'étais pas venue et déjà cependant

Je ne sais quel parfum de ton nom s'exhalant

Allait devant ta renommée ;

Et le jour où sur moi s'abaissèrent tes yeux...

Où t'avais-je donc vue ? En quel songe des cieux ?

Je crus déjà t'avoir aimée.

Oh ! comme lentement vont se traîner les mois !

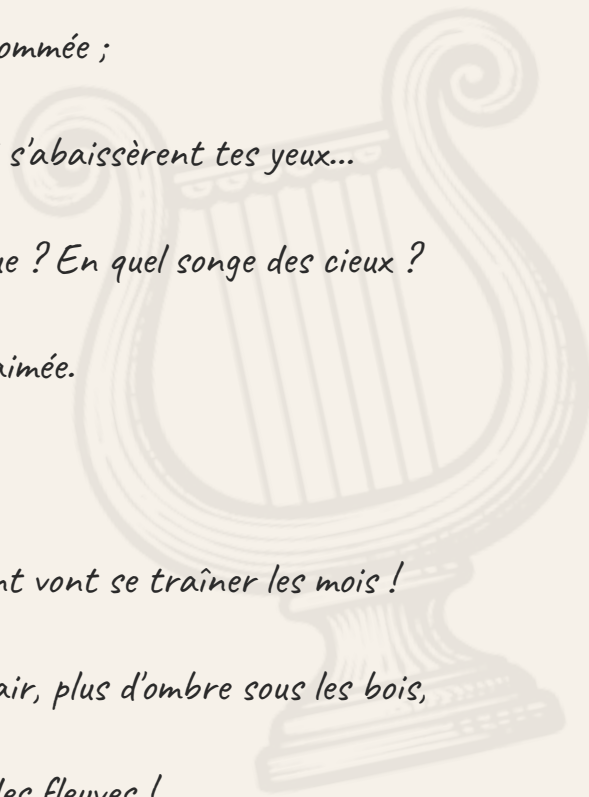
Plus de brise dans l'air, plus d'ombre sous les bois,

De rêverie au bord des fleuves !...

Encore si ta voix eût laissé sur mon cœur

Tomber un de ces mots d'ineffable douceur

Qui consolent les âmes veuves !



*Ce mot eût fait éclore un magique univers
Où pour l'entretenir de mes regrets si chers
J'aurais enseveli ma vie ;
Ainsi pour se bercer d'une image d'amour
Le cygne sous son aile en attendant le jour,
Ramène sa tête endormie.*

*Mais pas même ce mot ! A l'heure du départ
Ma furtive douleur s'exhalant à l'écart
Évitera jusqu'à ta vue,
Et quand de ton exil tu reviendras enfin,
Ton œil indifférent retrouvera le mien
Sans y chercher la bienvenue.*

Antoine de Latour (1808-1881)